

Journal d'un soldat du 71^{ème} de 1806 à 1815



**L'exploit du cornemuseux Stewart rapporté par Thomas,
le soldat du 71^{ème}, dans son journal**

Le journal d'un soldat du 71^{ème} de 1806 à 1815

« Le journal d'un soldat du 71^{ème} » a été édité aux éditions [Edilivre](#). On ne trouvera donc ci-après qu'un extrait de ces mémoires. On peut se le procurer chez l'éditeur, en cliquant sur son nom ci-dessus, sur Internet chez les libraires en ligne et aussi dans les librairies classiques.

Chapitre 6

Début de la retraite vers La Corogne - Indignation des soldats - Destruction du palais du duc d'Ossuna à Benavente - Escarmouche à Benavente - Arrivée à Astorga de l'armée du général Romana, sa situation.

Le 25, jour de Noël, nous commençâmes à nous diriger vers le littoral. Nous étions mélancoliques et déprimés, accablés par le froid et une fatigue extrême. Tous les éléments paraissaient conspirer contre nous. Ainsi débutait notre retraite.

Le 26, il plut toute la journée, sans interruption. Le sol de la région est composé d'une terre grasse, riche et profonde, aussi les routes étaient-elles transformées en fondrières, où nous enfoncions jusqu'aux genoux dans l'argile. Il était impossible de conserver une marche régulière. Pourtant les régiments restèrent groupés. Mais nos douleurs étaient si grandes que nombre de soldats perdirent leur activité et leur entrain habituel, pour sombrer dans une sorte de torpeur sauvage. L'idée de fuir, sans tirer un coup de fusil, un ennemi que nous avions battu si facilement à Vimeiro, nous écorchait le cœur. Une amertume profonde imprégnait toutes nos paroles, même dans les conversations banales, entre camarades. Les désagréments les plus futiles faisaient étinceler nos yeux de fureur.

Les pauvres Espagnols avaient peu de bien à attendre de tels hommes qui blâmaient leur inactivité (1). Nous traitions ceux que nous trouvions chez eux comme des traîtres à leur patrie. « Les Anglais sont ici pour restaurer la liberté de l'Espagne. Pourquoi les Espagnols ne sont-ils pas tous en armes pour participer au combat ? La cause pour laquelle nous luttons n'est pas la nôtre et nous sommes seuls à en faire les frais. » Tel était le langage habituel des soldats. Et ces sentiments favorisèrent naturellement le pillage et les outrages. La conduite des hommes motiva une sévère réprimande du général en chef aux soldats du 27^{ème}.

Nous fîmes halte à Benavente pour la nuit. Juste au moment où la dernière division pénétrait en ville, les tambours battirent aux armes. Chaque homme fut en alerte et à son poste en un instant. La cavalerie se précipita comme une avalanche à travers les portes, pour se porter au devant de l'ennemi. Les Français n'apprécièrent ni la manière, ni l'état d'esprit, dans lesquels nous les reçûmes. Ils se retirèrent des hauteurs et nous passâmes la nuit de la meilleure façon possible (2).

A partir du 28, les Espagnols ne nous fournirent plus aucune aide, sauf si nous la leur imposions. Le duc d'Ossuna possédait un château dont la munificence surpassait tout ce que j'avais vu jusqu'alors. A notre arrivée, il était si beau, qu'il semblait avoir inspiré les descriptions lues dans les contes de fées. J'en rougis pour nos hommes et je voudrais avoir le droit de les blâmer. Hélas, comment le pourrais-je, lorsque je me remémore leur état lamentable ! Ils étaient fatigués, trempés, tremblants, morts de froid. Ils n'avaient reçu ni bois pour se chauffer, ni paille pour se coucher. Des hommes dans une telle situation peuvent-ils se

montrer sensibles aux raffinements de l'art ? Hélas, ils ne pensent qu'à soulager leurs misères et à détruire. Tout ce qui pouvait brûler fut converti en combustible. Des feux furent allumés, contre les murs, afin qu'ils durent plus longtemps et chauffent mieux. Plusieurs de nos hommes dormirent, enveloppés dans de riches tapisseries, préalablement lacérées pour faire office de literie (3).



La retraite de La Corogne - D'après un tableau de J. B. Beadle

Notre arrière-garde n'était pas encore tout entière dans la ville lorsque l'alarme fut déclenchée. Nous nous précipitâmes à nos postes, en repoussant les habitants hors de notre chemin. Les femmes et les enfants encombraient les rues, les mains jointes, implorant la protection de leurs saints. La plaine opposée était couverte de fugitifs. Les Français, comme d'habitude, n'aimèrent pas beaucoup l'entrain avec lequel nous nous mêmes en ligne, ni l'ardeur avec laquelle notre cavalerie dévala à travers les portes. Ils se contentèrent de nous observer du haut des collines voisines. La destruction des ponts fut ordonnée, tâche accomplie avant le jour. Celui qui franchissait l'Esla (4) fut rompu inutilement : un gué permettait de passer la rivière 300 yards (274,3 m) plus bas. Nos piquets de cavalerie se démenaient comme des diables, escarmouchant avec quatre escadrons de la Garde Impériale qui s'étaient formés sur notre rive. Le 10^{ème} hussard fut envoyé pour les soutenir. A leur arrivée, le général Stewart prit la tête des renforts et des piquets, chargea vigoureusement et poussa les escadrons de la Garde Impériale dans le fleuve. Ils traversèrent dans la plus grande confusion et se reformèrent sur la rive opposée. Quelques pièces d'artillerie, qui avaient été placées au pont, les eurent bientôt dispersés. Le Général Lefebvre, qui les commandait, ainsi que soixante-dix prisonniers, furent les fruits de cette action. Les Espagnols nous dirent que Napoléon avait suivi des yeux cette affaire du haut des collines (5).

Le 30, nous atteignîmes Astorga (6). Nous pensions prendre là quelque repos et nous y remettre de nos fatigues. A cet endroit se trouvait l'armée du général Romana (7). Les mots sont impuissants à décrire une telle cohue. Davantage qu'une armée régulière, c'était un rassemblement de paysans tirés hors de leurs maisons, affamés et dépourvus de tout. La maladie exerçait des ravages dans leurs rangs. Il se chuchotait que nous devions séjourner ici. C'était ce que nous avions tous souhaité, bien qu'aucun n'y ait cru. On nous l'avait promis à Benavente. Mais nos mouvements n'avaient plus l'aspect d'une retraite, au cours de laquelle on s'arrête pour faire face de temps à autre. Ils ressemblaient plutôt à une fuite honteuse.

(1) - Les récriminations des Anglais à l'encontre des Espagnols se rencontrent dans nombre de mémoires, ceux de Neale notamment. Le lieutenant Sherer, entend par hasard, à Elvas, une conversation entre militaires anglais qui lui paraît peu charitable pour les Espagnols. Les Français inondaient d'ailleurs le pays de proclamations emplies de promesses, assorties de menaces, à l'adresse des habitants et ceux-ci, pillés par les Anglais, venus soi-disant les aider, ne savaient plus trop à quel saint se vouer (Neale) ! En outre, les juntas insurrectionnelles espagnoles se chicanaient entre elles, étaient moins avares de promesses que de réalisations et les fiers officiers espagnols répugnaient à obéir aux ordres des Anglais qui avaient tenté de leur enlever leurs colonies.

(2) - Ce combat fait penser à l'affaire qui opposa la cavalerie de lord Paget à celle du général Debelle, qui se gardait mal, à Sahagun. Thomas n'en a pas soufflé mot lors du passage par cette ville. Napier signale également un autre combat de cavalerie favorable aux Anglais vers Mayorga.

(3) - La description du saccage du château du duc d'Ossuna a au moins le mérite de montrer que les libérateurs ne se comportaient pas mieux que les envahisseurs. Le témoignage de Neale, et d'autres auteurs, confirment les déprédations. Il faut toutefois, pour être juste, remarquer que le duc avait fait allégeance à Joseph ; mais les soldats anglais ne le savaient sans doute pas ; leurs officiers s'étaient en vain opposés aux destructions d'un édifice dont la magnificence aurait mérité un meilleur sort. Les Espagnols, intimidés par les victoires françaises, se montraient de moins en moins accueillants : se soucie-t-on de fournir des vivres à des soldats qui fuient ?

« Les Anglais, en partant de Benavente, pillèrent les maisons et les églises comme ils avaient fait dans presque tous les endroits où ils avaient passé. On a trouvé dans une correspondance espagnole cette phrase remarquable que j'ai lue : « Nos alliés nous dépouillent avec beaucoup de grâce. » » (Clermont-Tonnerre).

(4) - L'Esla est un affluent du Douro. Le pont rompu est peut-être celui de Castro-Gonzalo dont il est question dans les mémoires de Jomini. Le passage de cette rivière, gonflée par la fonte des neiges, s'avéra pénible et périlleux.

(5) - La capture du général Lefebvre-Desnouettes eut bien lieu devant Benavente, sur les bords de l'Esla, comme nous l'avons déjà rapporté. Il aurait été pris par un soldat de la Légion germanique. Mais celui-ci, ignorant l'importance de sa capture, l'aurait remis à un cavalier pour l'emmener vers l'arrière. C'est évidemment ce dernier qui en eut les honneurs (voir aussi Neale).

« Près de soixante hommes blessés et démontés, parmi lesquels se trouvait le général Lefebvre lui-même, restèrent entre les mains des Anglais. Les trois escadrons de la Garde, promptement reformés sur la rive droite de l'Esla, se préparaient à tenter une charge désespérée pour délivrer leur colonel, quand l'ennemi fit avancer près du pont rompu deux pièces d'artillerie légère, qui tirèrent à mitraille et contraignirent les chasseurs à abandonner leur généreux dessein. » (Victoires et Conquêtes - Volume 18).

Thomas et aussi Neale portent à soixante-dix le nombre des prisonniers qui n'auraient été que soixante d'après « Victoires et Conquêtes ». Comme d'habitude, selon le camp, les chiffres divergent !

Lefebvre-Desnouettes ayant appris par les Anglais que l'empereur en personne avait assisté à sa mésaventure fit la réflexion que son avenir était compromis car Napoléon ne pardonnait jamais à ses officiers d'avoir été malchanceux. Cela ne l'empêcha pas de s'évader, quelques années plus tard, de reprendre du service et de commander la cavalerie légère de la Garde à Waterloo.

(6) - Astorga : capitale des Asturies, fondée par les Romains, au confluent des rios Tuerto et Jerga, située au nord-ouest de l'Espagne, sur le chemin de Saint Jacques de Compostelle. Le 29 décembre 1808, Lord Londonderry repoussa, près de cette ville, une attaque de la Garde Impériale sur laquelle il fit 70 prisonniers.

(7) - Romana : il s'agit du marquis de La Romana qui commandait le corps expéditionnaire espagnol en Allemagne. Informé, par l'escadre anglaise de la Baltique, de la déposition des Bourbons d'Espagne, il avait changé de camp. Abandonnant les côtes du Holstein, qu'il était chargé de défendre, il s'était embarqué avec ses troupes sur les bateaux anglais et avait rejoint l'Espagne, où il allait devenir un des chefs de la résistance. Au moment où le général espagnol faisait sa jonction avec les Anglais, son arrière-garde était mise en déroute au village de Mancilla par l'avant-garde de Soult, commandée par le général Franceschi, avec prise de deux drapeaux et de 1500 hommes, parmi lesquels plusieurs officiers supérieurs. Selon les arrangements pris avec Moore (Neale), La Romana n'aurait pas dû se trouver là ; sa présence mit du désordre dans l'armée anglaise où l'insubordination commençait à être maîtrisée (Napier).

Le 31 décembre 1808, à 8 heures du matin, il fallut passer la rivière à gué, les Anglais ayant fait sauter le pont. Les vieilles moustaches commençaient à grogner. Alors, Napoléon entra à pied le premier dans l'eau glacée et toute l'armée le suivit (capitaine Marcel).

Le 1er janvier 1809, à Astorga, où il occupa sans cérémonie la maison de l'évêque, Napoléon chargea le maréchal Soult de poursuivre l'armée anglaise avec mission, si possible, de s'opposer à son embarquement. Il confia au maréchal Ney le soin de contenir le rassemblement de la Romana, de garder les défilés de la Galice et d'organiser la région. Il venait d'apprendre que la cour de Vienne s'apprêtait à reprendre la lutte. Celle de Londres l'avait soudoyée par une promesse de 4 millions de livres sterling. Un autre théâtre d'opérations appelait l'empereur.

« Dans leur marche précipitée, les Anglais abandonnaient leurs malades, coupaient les jarrets des chevaux qui ne pouvaient plus suivre et détruisaient en grande partie leurs bagages et leurs munitions. » (Victoires et Conquêtes- Volume 18). Thomas ne fait pas allusion à la mutilation des chevaux attestée par plusieurs témoins. Les chevaux étaient ainsi rendus inutilisables sans qu'il soit besoin de les tuer. Mais c'était encore plus cruel.

Chapitre 7

Souffrances de l'armée entre Astorga et Villafranca - Cruauté des Français - Marche de Villafranca à Castro - Marche vers Lugo - Courage des retardataires - Proche de la mort, une attaque me fait revivre - Escarmouches à Lugo - Relâchement de la discipline et ses conséquences.

Environ soixante milles (96,5 km) séparent Astorga de Villafranca del Bierzo (1) ; nous avons joué le premier acte, et le plus facile, de cette tragédie dans laquelle il nous faudrait supporter tant de fatigues et tant de privations. D'Astorga à Villafranca, nous allions accomplir le second et de loin le plus terrible. Alors, nous fûmes accablés de misère sans le moindre espoir de secours. A Astorga, une grande quantité de paires de chaussures fut détruite. Bien qu'un bon quart de l'armée en ait eu besoin, et moi le premier, elles partirent en fumée, avec les autres fournitures que contenaient les magasins (2).

Les seize premiers milles (25,7 km) de la route suivaient la crête des montagnes, par Foncebadon (3). Le pays était ouvert. C'était une vaste étendue de neige nue. En haut de la montagne, se trouve une passe qui est, dit-on, l'une des plus fortes positions d'Europe. Sa longueur est d'environ huit ou neuf milles (12,9 à 14,5 km). Pendant la traversée de ce col, le silence ne fut troublé que par les gémissements des hommes qui se laissaient choir de désespoir dans la neige, pour y rendre le dernier soupir, incapables d'aller plus loin, ou par le coup de pistolet achevant un cheval effondré sur le sol, trop épuisé pour continuer. J'éprouvai une sorte d'étrange apathie qui ne m'était pas familière. Plusieurs fois je me dis : « Ces hommes résignés à leur destin, sont plus heureux que moi. Pourquoi continuer à lutter ? Faisons bon accueil à la mort, cette heureuse délivrance ! » Ces pensées traversaient involontairement mon esprit. Souvent, j'étais réveillé de cet état de torpeur par mon ami de toujours, Donald, alors que j'allai quitter les rangs pour me laisser choir, découragé, dans la neige. La pluie tombait par torrents. Les congères montaient jusqu'à nos genoux. Par endroits, la neige fondue était souillée du sang qui coulait de nos pieds, meurtris et blessés. Pour ajouter à notre misère, nous étions forcés de traîner les bagages à tour de rôle. C'était plus que la nature humaine n'en pouvait supporter. Nombre de chariots furent abandonnés et beaucoup de munitions détruites. Notre arrivée à Villafranca marqua la fin du second acte de notre tragédie (4).

Nous quittâmes Villafranca le 2 janvier 1809. Quel triste nouvel an passions-nous ! Trempés par la pluie, morts de faim et de froid, ignorants du moment où notre misère cesserait. Cette période fut la plus affreuse de ma vie. Combien différemment célébrions-nous autrefois notre « *hogmanay* » (5), et de quelle manière nos amis le fêtait-il alors dans leurs maisons ? Pas une seule voix ne prononça les mots traditionnels : « Bonne et heureuse nouvelle année ». Chacun paraissait considérer son voisin comme un importun, qui ne pensait qu'à lui enlever le pain de la bouche. Ses regards semblaient dire : « Vous portez là deux ou trois articles qui me seraient bien utiles ; vos chaussures sont meilleures que les miennes ; si vous étiez mort, je me les approprierais ! »

Avant notre départ, d'autres magasins furent encore détruits. Un grand nombre de soldats ne quittèrent pas la ville. Ils s'étaient réfugiés dans les caves, dont ils avaient enfoncé les portes, et y furent laissés. D'autres, après notre départ, nous suivirent à la trace. Beaucoup rejoignirent plus tard l'armée, tailladés par les sabres de la cavalerie française. Elle cavalcadait impunément parmi cette cohue de pauvres hères, éclopés sans défense, les cinglant de droite et de gauche, comme un écolier traite un chardon (6). Certains d'entre eux,

au bord de l'évanouissement et couverts de sang, étaient contraints de quitter nos rangs ; c'était une manière d'avertissement pour les autres. Cruel avertissement ! L'urgence de notre situation justifiait-elle leur abandon ? Il y avait quelque chose dans l'aspect de ces malheureux, émaciés et lacérés, qui me rendait malade, chaque fois que mon regard se portait sur eux. Plusieurs de mes camarades murmuraient : « Nos chefs sont plus mauvais que les Français. Pourquoi ne nous laissent-ils pas mourir en paix, s'ils ne peuvent pas nous aider ? » Quel plus sûr moyen d'abrutir les hommes et de les familiariser avec la cruauté !

Aussi pénible qu'eût été notre progression jusqu'alors, ce fut seulement à partir de Villafranca que la marche de la mort commença. Le lendemain de notre départ de cet endroit, nous fûmes attaqués par les Français. Nous les repoussâmes et reprîrent notre cheminement désespéré.

De Villafranca à Castro (7), il nous fallut gravir la pente du Monte del Cebreiro (8). Nous eussions pu y jouir de l'une des plus belles scènes qui se pussent admirer s'il était concevable d'apprécier un lieu que l'on n'a pas choisi de visiter. Il n'y avait rien pour soutenir nos corps affamés, aucun abri pour les protéger de la pluie ou de la neige. Nous étions trempés par l'eau ou écorchés par la glace. Il était impossible de se procurer le moindre combustible. Les malades et les blessés, que nous avions jusqu'alors traînés avec nous dans des chariots, furent abandonnés là, pour périr dans la neige (9). La route était une piste d'empreintes sanglantes, imprimées par les pieds endoloris des hommes, avec, de chaque côté, des rangées de morts et de mourants. Nous avons atteint les limites de la résistance humaine.

Donald M'Donald, le montagnard robuste, commença à faiblir. Nous étions, lui et moi, depuis longtemps pieds nus et claudiquant. Il m'avait encouragé à poursuivre et voilà que maintenant il s'étendait pour mourir. Pendant deux jours, il avait été presque aveugle et incapable de relever la tête, par suite d'un sévère coup de froid. Nous nous assîmes ensemble. Aucun mot ne s'échappa de nos lèvres. Nous regardâmes autour de nous, puis chacun de nous contempla l'autre. Nous fermâmes les yeux. Nous sentions qu'il fallait renoncer à toute espérance. Nous aurions voulu adresser un dernier adieu à nos amis, mais qui aurait pu le leur transmettre ? Plus d'une trentaine de soldats, dans le même état que nous, gisaient ça et là, à peu de distance. On n'entendait que des gémissements, mêlés d'imprécations, entre les pauses du vent. Je m'efforçai de prier et de recommander mon âme à Dieu. Mais mon esprit était si confus que je ne parvenais pas à arranger mes idées. J'en venais à me demander si je n'étais pas fou.

Nous n'étions pas assis depuis une demi-heure que le sommeil appesantissait mes paupières. C'est alors que je perçus un mouvement autour de moi. C'était un parti de Français qui avançait à notre rencontre. Sans trop savoir ce que je faisais, en un clin d'œil, je fus debout. J'épaulai mon fusil, que j'avais toujours maintenu chargé ; je tirai, et me mis en formation de combat, avec les autres retardataires. Les Français nous firent face un moment, puis nous laissèrent tranquilles. Ils étaient plus nombreux que nous. L'action, et l'approche du danger, avec une force irrésistible, avaient arraché du sommeil nos instincts profonds. Et nous rejoignîmes l'armée à Castro.

De Castro à Lugo (10), il y a environ 48 milles (77,25 km). On nous y promit deux jours de repos. Pourquoi dois-je continuer plus longtemps cette narration mélancolique ? Donald tomba malade à nouveau, de faiblesse et de fatigue. Quand les Français arrivèrent, nous nous remîmes en ligne, avec les autres et les Français repartirent. Je les entendis plus d'une fois dire, alors qu'ils testaient le tranchant de nos baïonnettes, qu'ils aimeraient mieux affronter cent Allemands, frais et dispos, que dix Anglais morts, si grande était la frayeur que nous leur

inspirions. Combien il était mortifiant de penser, qu'en ces moments où nous succombions de misère, nous en imposions encore à un ennemi qui n'osait pas se mesurer à nous, pauvres hères que nous étions, et préférait chercher son salut dans la fuite. Notre situation était vraiment incroyable ! Rien ne pouvait davantage nous humilier. Quand nous battions en retraite, ils nous poursuivaient. Sitôt que nous faisons face, ils s'arrêtaient. Si nous avançons, ils se retiraient. Nous n'avions jamais connu le moindre revers. Nous les forcions à reculer, même sans les attaquer. « Unissons-nous et, que nos officiers le veuillent ou non, anéantissons ces lâches. Montrons à notre pays que ce n'est pas de notre faute si l'armée se replie. Sauvons l'honneur de notre patrie et vengeons-nous » (11). Telles étaient les paroles des plus sensés, et les autres approuvaient, dans l'espoir de trouver, dans une offensive, un soulagement à leurs misères.

Dans cet état d'esprit, soumis à une augmentation graduelle de nos souffrances, nous repartîmes. Vers la fin de l'étape, mon esprit était devenu incapable de n'importe quelle observation minutieuse. Je notai seulement les obstacles qu'il me fallait forcer. Comment me suis-je soutenu, je ne puis le concevoir. Ma vie n'était que misère. La faim, le froid, l'épuisement avaient estompé toutes les horreurs du trépas. Je ressentais seulement mes douleurs présentes. Que la mort fût proche ou non, je ne pouvais que murmurer : « Je supporterai tout, dans l'espoir d'adoucir les derniers moments de ma mère et me faire pardonner mon ingratitude. Dieu compatissant, soutenez-moi ! » Ces mots terminaient toujours mes rêveries mélancoliques. Après quoi j'éprouvais un regain de vigueur, malgré que mes réflexions fussent souvent brutalement interrompues par les scènes d'horreur qui s'offraient à ma vue. Je me souviens particulièrement d'une, qui fut l'objet de bien des conversations après mon retour dans la maison familiale.

Nous avons gagné le sommet du Monte del Castro (12) et étions redescendus de l'autre côté. Un rassemblement de soldats retint mon attention et piqua ma curiosité. Je décidai d'aller voir de quoi il retournait. Je savais que peu de chose au monde pouvait encore déclencher chez eux un mouvement de sympathie. Jugez des sentiments qui furent les miens : je vais m'efforcer de les traduire avec des mots. Au centre du cercle des soldats était étendue une femme, jeune et jolie, cependant déjà rigidifiée, et un enfant, d'environ six ou sept mois, selon les apparences, qui demandait encore le secours d'un peu de lait au sein de sa mère décédée. Les larmes m'emplirent les yeux. Mais il n'était pas en notre pouvoir de venir en aide au malheureux orphelin. Nous faisons cercle autour de lui, le regard fixé sur cette intéressante victime, puis nous nous regardions les uns les autres, muets de saisissement, le cœur trop plein. A la fin, un des officiers de l'état-major du général Moore arriva. Il demanda qu'on lui donnât l'enfant. Il le roula dans son manteau, avec les bénédictions de l'assistance. Jamais ne s'effacera de mon cœur la bienveillance de son regard, lorsqu'il promit : « Tendre et malheureux enfant, tu seras désormais l'objet de tous mes soins. »

Des quelques chariots que nous avons pu traîner jusque là, des femmes et des enfants, qui avaient jusqu'ici supporté sans périr toutes nos souffrances, il ne restait plus maintenant que des débris et des corps congelés, éparpillés ça et là sur la neige. Une vieille couverture en lambeaux, un morceau de vêtement, tels étaient les linceuls dans lesquels ils reposaient et telle était la sépulture qui leur était donnée. Les cadavres des soldats restaient exposés sur le sol, jusqu'à ce qu'une nouvelle chute de neige ou le déplacement des congères les recouvrirent.

A travers des scènes de ce genre, nous arrivâmes à Lugo. Nous devions prendre ici un repos de deux jours. Mais le destin ne s'était pas encore lassé de jouir de nos misères. A notre arrivée, je tentai, par tous les moyens, de découvrir pour Donald un endroit agréable. Le

meilleur que je trouvais fut une boulangerie. Il s'étendit au-dessus du fournil (13). Je le couvris d'un sac. En deux minutes, une vapeur tiède commença à sortir de sous sa couche, en un nuage continu. Il s'endormit et j'allai à la recherche de rafraîchissements. Je ne m'absentais pas plus d'une demi-heure et revins lesté d'un peu de pain. Donald dormait encore. Il était aussi sec qu'un os. J'étais aussi trempé que de la boue. L'envie me prit de le réveiller. Mais je ne pus m'y résoudre. Je m'étendis sur un sac et m'endormis. Je m'éveillai avant lui, complètement sec. Trois ou quatre autres soldats sommeillaient encore, sur le plancher, à mes côtés. Ma musette avait été visitée ; mon pain s'était fait la belle, tandis que je reposais. A quoi m'aurait servi de me plaindre ? Je n'avais pas la moindre ressource. Avec précaution, j'examinai ceux qui dormaient autour de moi, mais en vain. J'allai un peu plus avant et, à ma grande joie, j'aperçus un soldat ivre, étendu de son long, incapable de se lever. Sa musette paraissait assez bien fournie. Je me rendis près de lui ; j'y découvris un gros morceau de bœuf avec du pain. Je n'éprouvai aucun scrupule à l'idée de me les approprier. Je rejoignis Donald à la hâte et nous fîmes un bon repas. Une fois restaurés l'un et l'autre, je me sentis plus fort et Donald se trouva dans de meilleures dispositions d'esprit.

Les ponts, entre Villafranca et Lugo, avaient été incomplètement détruits. Les Français apparurent, le 5 janvier, et prirent une position face à notre arrière-garde. Une petite vallée seulement nous séparait d'eux. Cette nuit, nous restâmes sur le qui vive, jusqu'au jour, nos armes en faisceaux. Le ciel était étoilé. Pas un nuage ne le voilait et il gelait intensément. Les mots ne sauraient exprimer ce que nous souffrîmes, tant le froid était cruel. Nous allions, à tour de rôle, du côté le moins exposé, afin de nous abriter alternativement du vent les uns les autres. De la sorte, lorsque le jour pointa, lentement et comme à regret, nous vîmes que nous nous étions déplacés et que nous nous trouvions à l'écart de l'endroit où nous avions mis nos armes en faisceaux. Beaucoup s'étaient couchés sur le sol, pour la nuit, vaincus par le sommeil. La trompette du Jugement dernier les réveillera !

Le 6, l'ennemi attaqua nos avant-postes et fut reçu, par nos soldats fatigués et morts de faim, avec autant de courage que s'ils venaient de passer la nuit dans une caserne confortable. Ils repoussèrent tous les assauts des Français. Le bruit de la bataille enflamma nos cœurs près de s'éteindre. « La vengeance ou la mort ! » s'exclamaient les camarades. Une joie féroce faisait briller leurs yeux. Mais le jour se termina sans aucune autre attaque, de quelque côté que ce soit.

Le 7, les Français revinrent à nouveau sur nous et furent repoussés, encore plus rapidement que la veille. Dès le premier moment de l'attaque, et aussi longtemps qu'ils furent devant nous, la discipline fut observée et les officiers ponctuellement obéis, comme à la parade en Ecosse. Nous ne sentions plus nos douleurs. Nous étions impatients d'en découdre et d'en finir par une victoire que nous étions certains d'obtenir. Mais Soult semblait connaître notre état d'esprit mieux que nos propres chefs. Et, après les deux derniers échantillons de notre vigueur qu'il venait de recevoir, il se tint à une distance respectueuse. Nous restâmes l'arme au bras jusqu'à la nuit, sous la neige, la pluie, la tempête. Les feux furent alors allumés, pour tromper l'ennemi, et nous continuâmes notre retraite dans l'obscurité (14).

Avant que notre réserve ne quittât Lugo, un ordre général fut publié, qui exhortait instamment les soldats à rester en ordre et à marcher réunis. Mais, hélas, comment des hommes au comble de l'infortune eussent-ils pu entendre la voix de la sagesse ? Les soldats, dont les pieds étaient nus et meurtris, pouvaient-ils suivre ceux qui, plus chanceux, avaient reçu de meilleures chaussures ou étaient dotés de constitutions plus robustes ? Les officiers, à bien des égards, souffrirent autant que les hommes. J'ai vu des officiers des Gardes, et d'autres unités, riches à

millions, dont les jambes et les pieds étaient enveloppés de morceaux de vieilles couvertures. Les soldats allaient à eux, en manifestant une satisfaction malveillante, pour les brocarder en ces termes : « Voilà quelqu'un dont les origines remontent à plusieurs siècles » ou encore « Voici le fils prodigue s'en revenant à son père, guéri du vagabondage ». Au milieu de toute notre tristesse, transparaissait un fond d'amertume, une sauvagerie de l'intelligence, qui nous poussait à faire de l'esprit aux dépens de nos misères (15).

La grande faute de nos soldats, à cette époque, était un goût excessif pour les spiritueux de toute sorte. Ils sacrifiaient leur vie et leur sûreté à la boisson de bien des manières : en se couchant ivres sur la neige et en se laissant engourdir là par le sommeil de la mort, en flânant sur l'arrière, jusqu'à se faire rattraper et tailler en pièces par les impitoyables soldats français ; au mieux, ils pouvaient être faits prisonniers ; si grande était leur propension à noyer leur misère dans l'alcool, que nous fûmes souvent exposés au froid et la pluie, pendant toute une nuit, afin de nous tenir à l'écart d'une ville que nos chefs soupçonnaient être trop bien approvisionnée en vins (16).

Pourquoi devrais-je entretenir plus longtemps le lecteur de notre calvaire ? Chaque nouvelle journée rappelait la veille et annonçait le lendemain, sauf en ce qui concerne notre inaptitude à surmonter nos difficultés (17).

(1) - Villafranca del Bierzo, ville du nord-ouest de l'Espagne et de l'ouest de la province de Leon. Elle existait déjà avant l'an mil sous le nom de Burbia. Elle fut ensuite une étape sur le chemin de Compostelle.

Voici comment cette cité amie fut traitée par l'armée anglaise en retraite. « *Alors le pillage devint général. Les ressources que les troupes anglaises obtenaient par ce moyen étant insuffisantes, leur fureur éclata en mauvais traitements contre les habitants, qui, alarmés pour leur sûreté personnelle, et tout à fait dans l'impossibilité de satisfaire aux demandes impératives qu'on leur adressait, barricadèrent leurs portes et s'enfuirent dans les montagnes. Ainsi, pour obtenir un asile, il fallut employer la violence, et toute subordination cessa. Un effroyable désordre suivit, et se répandit avec une telle rapidité que l'armée fut menacée d'une prompt dissolution.* » L'auteur de ces lignes ne peut pas être taxé de partialité. C'est un historien anglais, qui fut témoin oculaire : John Jones. (*Victoires et Conquêtes* - Volume 18).

« *A tout instant, on m'amène des Anglais qu'on prend dans les caves ou ivres morts dans les greniers... Les Anglais détruisent tout, surtout les fours et les moulins. Ils pillent, ils brûlent et maltraitent les habitants, qui, à leur tour, lorsqu'ils se sentent les plus forts, prennent leur revanche et commencent à nous amener eux-mêmes les Anglais restés en arrière.* » (Soult à Berthier, Villafranca, 4/1/1809).

A Villafranca, des Français trouvent à la boisson dont ils se désaltèrent un bien mauvais goût. Ils examinent le foudre dont on la tire. Un Anglais à demi décomposé, noir comme de l'encre, y flotte entre deux vins, si j'ose dire. Y est-il tombé tout seul ou l'a-t-on aidé à s'y noyer ? « *Nous buvions du vin d'Anglais confit !* » Telle est la morale de cette histoire, racontée par de Linières.

(2) - L'incendie des magasins avait évidemment pour but d'empêcher les Français de s'emparer de leur contenu. On peut penser que celui-ci aurait été mieux utilisé à satisfaire les besoins déjà criants des troupes anglaises. En effet, les chaussures de ces derniers étaient hors d'usage bien avant le début de la retraite et ils n'avaient pas été remplacés. Mais l'intendance n'avait sans doute pas le temps de procéder à une distribution selon les règles. La menace était certainement plus pressante que ne le croyaient les hommes du rang. Voir O'Neil.

Avec leurs poursuivants sur les talons, les Anglais ne parvenaient pas toujours à détruire les magasins. C'est ainsi, qu'à Tordesillas, l'empereur fit une ample distribution de jambons et de lard trouvés dans un magasin qu'ils avaient abandonné. « *Merci, Sire, dit le voltigeur Besnard, le plus grand farceur du régiment, mais si les Goddem nous offrent des jambes en supplément, nous sommes sûrs de les rattraper avant qu'ils puissent se rembarquer.* » Ce bon mot et l'éclat de rire de Napoléon firent la joie du 69^{ème} pendant l'étape suivante (capitaine Marcel).

(3) - Foncebadon : étape sur le chemin de Compostelle, entre Astorga et Ponferrada, près du mont Irago.

(4) - Ces descriptions et celles qui suivent font inévitablement penser à la retraite de Russie en 1812. Le témoignage du fusilier Harris les complète.

« *Les colonnes anglaises prirent la direction de Villafranca après avoir rompu les ponts sur l'Orbigio. Cette marche s'effectuait par le temps le plus rigoureux, sur des routes montueuses, couvertes de neige et abîmées en plusieurs endroits par des torrents grossis et débordés.* » (*Victoires et Conquêtes* - Volume 18).

Le passage concernant les chevaux est confirmé par des témoignages français. Chaque cavalier, forcé de laisser sa bête exténuée, devait l'abattre et apporter comme preuve un de ses sabots. « *Tous les chevaux abandonnés le long de la route de La Corogne avaient une balle dans la tête et un sabot de moins.* » (Thirion).

Les poursuivants n'étaient évidemment pas mieux lotis que les poursuivis. « *Nous eûmes beaucoup à souffrir dans cette marche de Benavente à La Corogne, par le manque de vivres pour les hommes et de fourrages pour les chevaux. La terre était couverte de neige.* » (Thirion). Mais les Français étaient plus aguerris.

(5) - Hogmanay : le dernier jour de l'année en Ecosse.

(6) - Le chardon est l'emblème de l'Ecosse depuis le 14^{ème} siècle. Voici pourquoi : vers 1300, alors que deux armées belligérantes, l'une écossaise et l'autre anglaise, se faisaient face, les Anglais eurent l'idée d'attaquer les Ecossais par surprise, en pleine nuit ; pour ne pas alerter les sentinelles, ils décidèrent d'avancer pieds nus ; soudain, le silence fut rompu par d'atroces cris de douleur ; les Anglais avaient marché sur les touffes de chardons, dont la lande était parsemée, et les plantes patriotes se comportaient comme autant de hérissons végétaux ; les Ecossais, tirés en sursaut du sommeil, se ruèrent sur les Anglais et les taillèrent en pièce.

Le rappel du dernier jour de l'an et la réminiscence d'un jeu d'enfant sont symptomatiques de la nostalgie que Thomas éprouve pour sa terre natale.

Des scènes de soldats restant dans les caves, Anglais et Portugais mêlés, et ensuite hachés par la cavalerie française sont situées par Napier à Bembibre, avant l'arrivée à Villafranca.

Voir aussi Harris.

(7) - Castro : il est difficile de situer cette étape avec précision. Peut-être s'agit-il simplement d'une fortification. J'ai pensé à Castro Caldelas qui ne se trouve pas sur le chemin direct de La Corogne. Mais où passait la route à cette époque ? Par ailleurs, Moore n'avait pas encore définitivement choisi le lieu d'embarquement. Des hésitations dans la marche sont donc compréhensibles. Ce ne peut pas être Castro-Gonzalo, où se situe un épisode des souvenirs du fusilier Harris, puisque, d'après les mémoires de Jomini, ce lieu est avant Benavente.

(8) - Monte del Cebreiro ou Cebreiro : d'après le « *Códice Calixtinus* » du 12^{ème} siècle, il s'y trouve un col qui permet de passer de Leon en Galice. Ce col culmine à 1300 m d'altitude. On y rencontre un hameau de chaumières, adaptées aux dures conditions météorologiques de l'endroit, dont les origines remonteraient aux anciens Celtes. La vue du sommet est réputée grandiose.

(9) - L'abandon des malades et des blessés est confirmé par le docteur Neale.

(10) - Lugo : ville d'origine romaine au riche passé historique : assassinat du gouverneur en 460, passage des Visigoths en 585, conquête par les musulmans au début du 8^{ème} siècle, reconquête par Alphonse I^{er} des Asturies en 740, attaques musulmanes en 997, révolte contre le monarque asturien et les autorités ecclésiastiques au 15^{ème} siècle, puis guerres napoléonienne et carliste au 19^{ème} siècle. Cette cité est en Galice, c'est-à-dire plus très loin de La Corogne où l'armée anglaise compte se rembarquer.

D'après « *Victoires et Conquêtes* » l'armée anglaise couvrit en quarante-huit heures la centaine de kilomètres qui sépare Villafranca de Lugo. La retraite était donc rapide, malgré les difficultés. Le fusilier Harris parle de 14 lieues par jour (77,8 km). Les impedimenta avaient le plus grand mal à suivre une marche aussi précipitée. Ce qui explique leur destruction. Conscient des fatigues imposées à ses soldats, Moore avait prévu de leur accorder deux jours de repos à Lugo. Mais Soult arriva plus tôt que prévu et prit ses dispositions pour attaquer l'armée anglaise qui paraissait relever le défi. Les soldats anglais, excédés par la poursuite du duc de Dalmatie, lui

avaient appliqué le sobriquet de Duke of Damnation. Ce sont les péripéties de la rencontre des deux armées que Thomas décrit à sa façon.

(11) - Il n'est pas besoin d'insister sur le caractère exagéré de ces propos. Les Ecossais seraient-ils les Gascons du nord ? Le général anglais, par ailleurs plutôt timoré (Neale), savait, sans doute mieux que les hommes de troupe, ce qu'il avait à faire ; Napier lui rend justice sur ce point. Mais ces propos sont aussi l'indice d'une altération de la discipline, dont il sera question à nouveau plus loin (et aussi dans le témoignage de Neale). L'armée anglaise, en proie à la contestation, était menacée de désagrégation. Pourtant, face au combat, elle savait se ressaisir ; tous les témoignages le confirment.

(12) - Monte del Castro : un Monte del Castro se trouve à Vigo. Ce n'est évidemment pas de lui dont il s'agit. Sans doute une autre éminence porte-t-elle le même nom.

(13) - J'ai traduit « baking-troughs » par fournil n'ayant pas compris à quoi Thomas faisait allusion. Pouvais-je retenir auges à boulanger ? J'aurais pu choisir pétrins, mais la suite est incompatible.

(14) - Voici comment se serait déroulé ce combat. Le gros des troupes françaises ne serait arrivé que dans la nuit du 6 au 7. Le 6, l'affaire se serait bornée à des affrontements d'avant-postes, version compatible avec celle de Thomas. Le 7, Soult esquissa un mouvement pour tourner la gauche anglaise ; l'affrontement resta modéré, le maréchal français reportant le choc décisif. Celui-ci n'eut pas lieu. Dans la nuit du 8 au 9, de grands feux furent allumés par les Anglais, pour laisser croire qu'ils restaient sur place. Mais Moore, qui redoutait l'élimination définitive de son armée, donna l'ordre de retraite, en exhortant ses troupes à faire preuve de constance. Les Anglais se dérobèrent en catimini et, au matin, Soult ne retrouva plus que la cendre encore chaude des foyers allumés pour le tromper.

Le problème se pose de savoir pourquoi le maréchal français ne s'est pas montré plus actif. En fait, on l'a dit, l'armée française n'était pas dans un état beaucoup plus reluisant que l'armée anglaise. Elle éprouvait les plus grandes difficultés à se ravitailler, dans un pays dévasté. Les paysans, échaudés par le comportement de leurs alliés, s'attendaient à pire de leurs ennemis. Ils avaient fui dans les montagnes. Les troupes de Soult ne rencontraient sur leur chemin que ruine et désolation. « *Des villages incendiés ; des femmes expirantes par suite de la brutalité des soldats ; des fusils, des sacs, des munitions, des chevaux tués ou mutilés par leurs cavaliers et conducteurs, couvraient la route ; des cadavres revêtus de l'uniforme anglais attestaient aussi de la vengeance des paysans espagnols.* » (*Victoires et Conquêtes* - Volume 18). Le massacre de soldats anglais est reconnu par Napier qui affirme que les habitants de ces régions haïssaient tout ce qui était étranger. Mais, selon Petiet, « *Les Anglais firent retraite en barbares, ils brisèrent les fours et les moulins, empoisonnèrent les puits, sans songer au mal qu'ils causaient au pays de leur auxiliaire qu'ils traitaient ainsi en ennemi.* » On peut donc comprendre l'attitude des Espagnols à leur égard. D'après Brun de Villeret, Soult aurait préféré attendre Ney pour donner l'estocade finale. Dans ses mémoires, le maréchal confirme qu'il devait concentrer son armée, affaiblie par le grand nombre de retardataires, avant d'engager une affaire sérieuse. C'est aussi l'avis du général Béchet de Léocour. Enfin, Napoléon loua la prudence de Soult qui avait ménagé le sang de ses soldats (Petiet).

« *Les Français, entrés dans Lugo à la pointe du jour, y trouvèrent quinze pièces de canons et quatre cents chevaux, que les Anglais avaient tués sur les glacis. La route était embarrassée de débris de voitures d'artillerie et de bagages, détruits de manière à ce qu'on ne put en tirer aucun parti. A chaque pas, on ramassait des soldats sans chaussure et à demi morts de faim.* » (*Victoires et Conquêtes* - Volume 18).

La poursuite reprit mais, grâce à son stratagème, le général anglais avait dix heures d'avance !

(15) – La dérision constitue le meilleur moyen de lutter contre le malheur ! Voici une autre allusion à l'indiscipline. « *Les scènes d'ivrogneries, de querelles et de désordre que nous donnait le reste de l'armée, à nous qui étions à l'arrière-garde, sont indescriptibles. C'était vraiment terrifiant et cela brisait le cœur. Comment une armée, aussi brillante à Salamanque, pouvait-elle s'être à ce point désorganisée, à l'exception de la réserve sous le respecté lord Paget et de la brigade des Gardes ? La cavalerie était presque totalement démontée et l'ensemble de l'armée n'était plus qu'une masse de fuyards insubordonnés.* » (Harry Smith). Le témoignage d'Harris va dans le même sens.

(16) - Notamment à Betanzos (Neale - Voir aussi O'Neil).

(17) - L'aptitude à vaincre les difficultés allait bien sûr en diminuant.

Chapitre 8

Arrivée à La Corogne - Destruction de nos chevaux sur la plage - La bataille de La Corogne - Noble conduite des Espagnols - Arrivée en Angleterre, bonté du peuple - Départ pour l'expédition de Walcheren - Description du bombardement - Sortie sous le colonel Pack contre une des batteries de l'ennemi - Le narrateur attrape la fièvre et est rapatrié en Angleterre - Découverte mélancolique de la vie à l'hôpital.

Nous atteignîmes La Corogne le 11 janvier 1809. Comment décrire les sensations que j'éprouvai à la vue de l'océan ! J'eus honte de mon découragement passé. Je posai mes pieds écorchés avec précaution sur la route gelée. Chaque visage, près de moi, paraissait lumineux. La Grande-Bretagne et la mer sont deux mots qui ne peuvent être dissociés ; la mer et la patrie virent le jour au même instant. Nous ne nous arrêtas pas là, car il n'y avait ni bateaux de transport, ni vaisseaux de guerre. Ils avaient été dirigés sur Vigo, d'où ils étaient attendus d'heure en heure.

Le 13, les Français firent leur apparition, sur la berge opposée du fleuve Mero. Ils prirent position près d'un village appelé Perillo, sur la rive gauche, et occupèrent les maisons le long du fleuve. Nous pouvions nous rendre compte que leur nombre augmentait sans cesse.

Le 14, ils commencèrent à canonner notre position. Mais notre artillerie les força bientôt à reporter leurs batteries en arrière. Ce jour, nos amis les « calfats » (1) apparurent et tout se mit en mouvement pour préparer l'embarquement. L'artillerie fut chargée sur les bateaux, sauf sept pièces de six et un obusier, qui étaient en ligne, et quatre canons espagnols, gardés en réserve. Notre position était telle qu'il ne nous était pas possible d'utiliser beaucoup d'artillerie. Les malades et les cavaliers démontés furent envoyés à bord les premiers. Je soutins mon ami Donald, qui était maintenant très faible et presque aveugle.

A mon retour au camp, je fus témoin d'une scène des plus émouvantes. La plage était couverte de chevaux morts. Elle résonnait des coups de pistolets qui portaient le carnage parmi ces pauvres bêtes. Les animaux encore vivants, alarmés par les cadavres de leurs compagnons, ruaient frénétiquement, hennissaient et criaient de la manière la plus épouvantable. Beaucoup cassaient leur longe et galopaient le long de la plage, crinière haute et bouche grande ouverte.

Nos préparatifs se poursuivirent jusqu'au 16. Alors, tout fut prêt ; le début de notre embarquement fut fixé à quatre heures. Vers midi, alors que nous étions tous sous les armes, nous apprîmes que les Français avançaient sur nous. Bientôt, nous les vîmes se jeter sur notre aile droite. Le feu de nos postes avancés avait commencé. Notre droite tenait une mauvaise position. De plus, sa perte aurait rendu notre ruine inévitable. La brigade de Lord William Bentinck, composée des 4^{ème}, 42^{ème}, et 50^{ème}, eut l'honneur de soutenir tout le poids de l'attaque française, dont les forces étaient bien supérieures, tant en ce qui concernait l'infanterie que l'artillerie. Nos adversaires avaient mis en batterie onze pièces d'artillerie lourde, judicieusement placées sur une colline, qui nous canonnaient vigoureusement. Deux fortes colonnes avancèrent sur notre droite, l'une sur la route, l'autre la côtoyant. Une troisième se porta sur notre centre. Une quatrième approcha lentement de notre gauche. Une cinquième se tenait en retrait, à mi-chemin de la colline, afin de tirer partie du premier moment favorable. C'est à ce moment que Sir David Baird eut son bras emporté. Des murs et des haies gênaient les mouvements entre les deux armées. Comme les fronts se rapprochaient, Sir John Moore constata que les Français s'étaient étendus d'une manière considérable sur

notre flanc droit. Un corps imposant de soldats ennemis progressait vers le haut de la vallée, pour nous tourner. Il ordonna à la moitié du 4^{ème} de prendre position en arrière, en formant un angle obtus avec l'autre moitié. Ce mouvement fut accompli avec tout l'ordre et la célérité souhaitables. Une intense fusillade reçut de flanc les Français sur ce point. Le 50^{ème}, après avoir franchi une clôture, entra en contact avec l'assaillant, le chargea, et le reconduisit au-delà du village d'Elvina. Dans cette charge, il perdit le major Napier, qui fut blessé et fait prisonnier. Le major Stanhope fut blessé mortellement. Sir John se mettait à la tête de chaque charge. Toutes les manœuvres étaient exécutées sous ses yeux. « Rappelez-vous l'Egypte ! » disait-il. Le 42^{ème} refoula tout devant lui, comme le vaillant 50^{ème}. On ordonna aux Gardes de soutenir l'action (2). Leurs munitions étant épuisées, par suite d'une confusion, elles se replièrent. « Les munitions arrivent et vous avez encore vos baïonnettes » s'exclama Sir John. Cette remarque leur suffit. Ils se précipitèrent en avant, bousculant tous les obstacles. L'ennemi entretint le feu le plus vif sur l'endroit où ils se trouvaient. Sir John y reçut une blessure mortelle. Six soldats, du 42^{ème} et des Gardes, l'emportèrent hors du champ de bataille. Nous avançâmes alors pour appuyer la droite, sous le commandement de lord Paget. Le colonel Beckwith, avec le corps des fusiliers, poussa devant lui tout ce qu'il rencontrait. Il allait s'emparer d'un canon lorsqu'une colonne, très supérieure à la sienne, le contraignit à rétrograder. Lord Paget eut raison de cette colonne et la dispersa. L'aile gauche française, trop exposée, se retira et l'ennemi attaqua notre centre, sous Mannington et Leith. Mais, ici, notre position était bonne ; il fut facilement repoussé. Toutes les tentatives contre notre gauche échouèrent également. Un corps français s'était emparé d'un village, sur la route de Betanzos. Il continua à combattre, sous le couvert des maisons, jusqu'à ce qu'il en soit délogé, par lieutenant-colonel Nicholls. Peu de temps après, la nuit mit un terme à la bataille.

À dix heures, le général Hope ordonna à l'armée de lever le camp, par brigades, en laissant de forts piquets, pour protéger l'embarquement. J'étais dans l'arrière-garde, commandée par le général major Beresford, qui occupait les lignes devant La Corogne. On nous fit allumer de grands feux, dont on confia la garde aux hommes les plus frais. Ils couraient autour pour donner le change à l'ennemi (3).

Quand vint l'aube, il ne restait plus grand monde à embarquer (4), sauf l'arrière-garde et la réserve, sous l'ordre du général major Hill, qui avait tenu un promontoire derrière La Corogne. Nous fûmes à peine arrivés sur la plage que les Français commencèrent à tirer sur les navires de transport stationnés dans le port, depuis les hauteurs de Santa Lucia. Alors le désordre et la confusion se mirent à régner dans la rade. Plusieurs capitaines des navires de transport coupèrent leurs câbles. Quatre transports touchèrent terre. N'ayant pas le temps de les touer, nous en fûmes réduits à les brûler. L'artillerie des bateaux de guerre démonta bientôt les canons français et nous cessâmes de les entendre chanter. Mais il n'y eut plus aucune régularité dans notre évacuation. Le transport sur lequel je pris place contenait des fractions de sept régiments !

Le peuple espagnol est courageux (5). Les femmes nous saluaient en agitant leurs mouchoirs, du haut des rochers, tandis que les hommes manœvraient les batteries contre l'ennemi, pour couvrir notre embarquement. Sans souci du danger, ils bravaient un adversaire supérieur, pour venir en aide à des alliés, dont ils ne pouvaient plus espérer le moindre secours et qu'ils ne reverraient peut-être jamais.

En sécurité derrière nos murailles de bois, dans les mauvaises conditions où nous nous trouvions, je ne m'en sentais pas moins comparativement heureux. J'avais la chance de me trouver à bord du même navire que Donald. En soulageant ses misères, je ressentais moins les

miennes et j'échappais, en partie, au tourment que m'infligeait la promiscuité de mes compagnons de souffrance, à l'esprit lourd prompt aux grivoiseries. Ces derniers, bien enveloppés dans leurs chiffons et le ventre plein, se montraient aussi satisfaits que n'importe quel Anglais, maintenant qu'ils étaient régulièrement approvisionnés et qu'ils étaient libérés des marches fatigantes et du froid (6).

Deux jours après notre installation à bord, j'éprouvai par tout le corps de vives douleurs. Le changement avait été trop brutal, du froid extrême des nuits d'hiver, que nous avions passées à la belle étoile, à la chaleur suffocante d'un transport bondé. Mais ce n'était pas le pire : la vermine commençait à fourmiller. Elle ne nous avait pas épargnés au cours de notre marche. Mais, maintenant, elle abondait, dans la proportion de douze contre un, par rapport à celle qui nous tourmentait auparavant. En vain cherchions-nous à la détruire. Elle ne cessait de pulluler sous nos vêtements loqueteux et sales, et nous étions dans l'incapacité d'en changer. Se plaindre n'aurait servi à rien. Beaucoup étaient d'ailleurs plus mal lotis que moi. J'avais eu la chance de revenir indemne et, grâce à Dieu, bien que je n'eusse pas de chemise à me mettre sur le dos, j'avais retrouvé la santé et, au bout de deux jours, elle était aussi florissante que jamais.

Le matin du dixième jour après notre embarquement, je compatissais au malheur de Donald, qui était maintenant complètement aveugle (7). « Je ne serai jamais plus soldat, ô Thomas ! Je ne serai rien que Donald, le pitoyable aveugle. Si j'avais été tué, si tu m'avais laissé mourir en Espagne, cela aurait mieux valu pour moi. Il aurait été préférable que je demeure couché sous la couronne mortuaire d'une congère plutôt que d'en être réduit, la vie entière, à la triste condition d'un mendiant privé de vue, un fardeau pour mes amis. Ah, s'il pouvait plaire à Dieu de me prendre la vie ! » « Terre, droit devant ! La vieille Angleterre de nouveau ! » Ces mots circulèrent de bouche en bouche. Donald fondit en larmes : « Je ne reverrai jamais l'Ecosse, et je ne serai désormais plus que le pauvre homme sombre ! » Des idées par centaines me traversèrent l'esprit et me submergèrent. Donald me serra contre lui. Nos larmes se mêlèrent en un flot inépuisable.

Nous jetâmes l'ancre le jour même à Plymouth. Mais nous n'obtînmes pas l'autorisation de débarquer. Notre colonel nous maintint à bord, jusqu'à ce qu'un nouvel habillement nous fût alloué. Au moment où nous mettions pied à terre, la population s'assembla autour de nous, montrant la bienveillance la plus cordiale, soutenant l'éclaté et prenant l'aveugle par la main. Nous fûmes reçus dans chaque maison comme de vieux amis. Comment ne serait-on pas fière d'appartenir à un tel peuple !

Nous nous rendîmes aux casernes d'Ashford, dans le comté de Kent, où nous séjournâmes, à partir du mois de février 1809, jusqu'à ce que l'on nous déplaçât au camp de Gosport, où une nouvelle armée se formait pour une expédition secrète. Pendant les cinq semaines où nous restâmes au camp, Donald nous rejoignit en bonne santé et de meilleure humeur. Tout le temps que je fus à Ashford, je reçus régulièrement des lettres de ma mère, ce qui m'aida à tuer le temps.

Nous quittâmes les Downs le 28 juillet et atteignîmes Flessingue (8) en trente heures. Nous y débarquâmes sans opposition. Notre régiment mit pied à terre le premier. Nous étions embrigadés, avec les 68^{ème} et 85^{ème} régiments, sous le commandement du général major de Rollenburgh. Ici, comme en Amérique du Sud, je fus encore forcé de travailler dans les fossés, pour monter les batteries contre Flessingue.

La nuit du 7 août, les Français firent une sortie sur nos travaux ; elle fut rapidement repoussée, avec une grande perte. Bon nombre de nos assaillants étaient si ivres qu'ils n'étaient même plus capables de se défendre. Ni eux ni nous n'étions en état de courir bien loin. Nous renonçâmes à les poursuivre. Nous n'avions pas le cœur à tuer des misérables, abandonnés à leur sort, dont certains n'étaient même pas en état de demander grâce.

La soirée du 10, un orage épouvantable éclata, avec du tonnerre et de la pluie. Le gouverneur français en profita pour ouvrir les écluses et abattre les digues. L'eau se mit à monter et nous fûmes obligés d'abandonner nos tranchées. Cependant, le 13, en soirée, nous fûmes en mesure de commencer une violente canonnade sur la ville, à partir des batteries et des navires du port. Ces derniers lançaient des bombes et des fusées d'un côté, tandis que les batteries tiraient à boulets de l'autre. J'étais abasourdi et hébété par le bruit. L'éclatement des bombes et la chute des cheminées ajoutaient leur fracas au hurlement incessant des pièces d'artillerie. La fumée des maisons et des canons brûlants formait une scène qu'il est impossible de se remémorer sans éprouver un sentiment d'horreur. A chaque interruption du feu (elles étaient brèves), la pénible impression que je ressentais était accrue par les cris perçants des habitants, leurs gémissements de détresse et les aboiements funèbres des chiens. Cette impression était si forte qu'elle me sembla ineffaçable. Lorsque la nuit fut tombée, le feu cessa, sauf celui des batteries de mortiers. Le bruit s'atténa. L'œil était maintenant le seul organe des sens susceptible de transmettre ce cauchemar à l'esprit. L'ennemi avait mis le feu au vieux Flessingue, tandis que la nouvelle ville avait été incendiée par les obus et les fusées. Les flammes sombres de l'incendie, leurs reflets sur l'eau et dans le ciel, emplissaient l'espace. Aussi loin que portait le regard, tout n'était qu'abîme de feu. La trace fugace des bombes, la queue lumineuse des fusées, dirigées vers les foyers et allant s'abattre en eux, me transmettaient une impression si effroyable que je détournai la tête en frissonnant (9).

Cette nuit, notre régiment se porta assez loin vers l'avant, sur une digue qui avait été coupée par l'ennemi, pour inonder nos travaux. Vers minuit, quand la marée eut reflué, le colonel Pack (10) assaillit une des batteries de l'ennemi. Nous franchîmes la coupure en silence. Le colonel Pack entra le premier dans l'ouvrage ; il cassa la tête de la sentinelle d'un coup de feu. Nous enclouâmes leurs canons, après une sérieuse échauffourée. Au début, alors que je sautais dans les travaux, un officier saisit mon fusil et, profitant d'un instant où je n'avais pas encore retrouvé l'équilibre, il s'apprêta à me pourfendre. Son sabre levé sur moi était sur le point de s'abattre quand la poussée d'une baïonnette le jeta à terre. Je reconnus Donald, venu opportunément à mon secours. Je me dégageai aussi vite que possible, me levai et m'en fus travailler. Ce n'était pas le moment de se congratuler. L'ennemi tirait sur nous énergiquement ; nous fûmes contraints de nous retirer avec quarante prisonniers. Nous avions perdu un grand nombre d'hommes tués, blessés et manquants. Donald se trouvait parmi ces derniers, mais il nous rejoignit au point du jour.

Le matin suivant, Monnet se rendit et nous entrâmes à Flessingue. Rares étaient les maisons indemnes. Tout n'était que mort et désolation.

L'humidité et la fatigue des derniers jours m'avaient indisposé. Je pouvais difficilement me tenir debout. Pourtant, je ne me portai pas malade. Je pensais que cela me vaudrait un éloignement. La nuit suivante, par un temps clair et froid, je fus de garde. Une mince vapeur blanche flottait alentour, aussi loin que portait ma vue. Seuls les sommets des dunes de sable étaient dégagés. Cette fumée recouvrait les bas, où nous étions ; elle ressemblait à la brume que l'on voit chez nous, tôt le matin, avant le lever du soleil, mais en plus dense. Je me sentis

très mal. Je pensais que mes deux heures de garde ne se termineraient jamais. Je ne respirais pas librement. Le jour d'après, j'étais alternativement en proie à une fièvre ardente et à des tremblements de froid. J'étais incapable de me lever et encore moins de marcher. Le chirurgien me dit que je souffrais des fièvres de ce pays. Je fus envoyé à l'hôpital. Le même mal tuait des centaines de mes compatriotes. Malgré tout, je gardais bon moral. Un rayon d'espoir me traversait à chaque rémission des accès de cette terrible maladie.

On m'envoya, accompagné de beaucoup d'autres, à Bradburn Lees, où je fus très mal en point pendant huit semaines. Tout le temps que je passai là, mon âme fut opprimée par le spectacle affligeant de mes camarades victimes de la maladie, et choqué par la conduite du personnel de l'hôpital. Souvent je voyais celui-ci se disputer les dépouilles des patients expirants, dont les yeux n'étaient pas encore tout à fait scellés par la mort, juste au-dessus de ces malheureux. Les malédictions et les jurons se mêlaient aux râles et aux prières des pauvres mourants. Qu'il était pénible de penser, qu'à mon tour, je serais bientôt l'objet des scènes affreuses qui se déroulaient sous mes yeux ! Il n'y avait personne pour nous reconforter, personne pour nous donner même un verre d'eau ; nous n'étions entourés que de mines renfrognées. J'avais maintenant l'occasion de réfléchir amèrement sur mes errements passés et je compris toute la valeur de la sollicitude familiale.

J'avais été dans l'incapacité d'écrire depuis l'atteinte de la maladie ; il me tardait d'annoncer à ma mère dans quel endroit je me trouvais et où je pourrais recevoir de ses nouvelles. Je me glissai le long du mur de l'hôpital jusqu'à la porte, pour voir si je ne pourrais pas trouver quelque convalescent, en meilleure condition que moi, capable de m'apporter du papier. Je ne pouvais pas faire confiance aux employés de l'hôpital, même en leur donnant de l'argent. Voir le ciel, respirer l'air pur, étaient aussi des incitations suffisantes pour m'amener à accomplir ce pénible effort. Accablé de faiblesse, certes, mais aussi en proie à une joie impatiente, je poussai doucement la porte ! Moment cruel ! Donald était étendu sur une brouette, au bas de l'escalier, pour être porté à la morgue. Son visage était découvert et une partie de son corps nu. La lumière quitta mes yeux. Un terrible accès de fièvre me terrassa ; je m'écroulai sur le corps sans vie de mon ami. Quand je revins enfin à moi, ma tête était vide et mes idées incohérentes. Cet état dura je ne sais combien de jours ; il me fallut attendre que le temps fit son oeuvre, avant d'ouvrir à nouveau une porte sans éprouver la désagréable impression de revoir le cadavre de mon ami (11).

Une fois convalescent, je recouvrai rapidement la santé. Le régiment arriva à Bradburn Lees le jour de Noël. J'y repris ma place de soldat. La mort de Donald avait à nouveau fait de moi un individu solitaire. Je n'eus pas le courage de nouer une amitié nouvelle, tant que nous étions ici. En mai 1810, nous nous rendîmes à Deal. Nous y séjournâmes jusqu'au mois de septembre. L'ordre vint alors de fournir un contingent de 600 hommes, pour servir au Portugal. Je fus de ce nombre.

(1) - Tars : terme de marine britannique, littéralement goudron, bitume brai ou guipon, c'est-à-dire pinceau à étendre le bitume, pour calfater la coque d'un vaisseau, afin de la rendre étanche. D'où ma traduction.

La bataille de La Corogne, où le général Moore trouva la mort, est décrite de façon très détaillée par le docteur Neale. Le mont Mero constituait la clé de la position ; les Anglais le conservèrent jusqu'au moment de leur embarquement.

Voici une anecdote aussi tragique que burlesque qui se situe devant La Corogne au moment du départ des Anglais. Des soldats français, fumeurs invétérés, sevrés de tabac depuis longtemps et qui en étaient réduits à pétuner des feuilles d'arbres et du foin, apprennent qu'une immense bâtisse, près du port, est un entrepôt de

tabac. Aussitôt, ils s'y précipitent, malgré le danger, pour se mettre en devoir de le dévaliser. Les bâtiments anglais, encore dans la rade, font pleuvoir sur eux une grêle de boulets. Mais cela ne ralentit nullement leur ardeur. Alors, le général français fait sonner le rassemblement pour éviter des pertes inutiles. Tout le monde rejoint son poste ; les Anglais tirent alors à boulets rouges sur l'entrepôt et l'incendient ; le tabac part en fumée, sans passer par des lèvres françaises. Les bâtiments britanniques lèvent l'ancre avec le sentiment du devoir accompli : ils n'ont rien laissé à leurs ennemis !

(2) - Le 1^{er} et le 2^{ème} bataillons des Gardes à pieds de la brigade du général Henry Warde qui appartenait à la division Baird.

(3) - Cette ruse de guerre était employée une fois de plus. On peut se demander si elle trompait encore qui que ce soit !

(4) - D'après Brun de Villaret, le gros de l'embarquement s'effectua effectivement de nuit à la lueur d'un vaisseau incendié. Ce général réussit à s'emparer d'un des chevaux que les Anglais n'étaient pas parvenu à tuer. Deux mille avaient péri (d'autres disent 800), mais sept cents couraient encore sur la plage. Plusieurs auraient eu les jarrets coupés (Petiet).

(5) - Notable changement de ton à l'égard des Espagnols. Les Galiciens étaient-ils plus courageux que les Castellans ? Ce n'est pas sûr. Mais il est certain que la guérilla fut très active en Galice, région montagneuse propice à la résistance. Par ailleurs, les Galiciens participèrent sans barguigner à la construction des défenses de La Corogne. « *Les habitants, hommes, femmes et enfants, aidèrent à l'ouvrage, sans être découragés par l'idée qu'ils seraient abandonnés par les Anglais à l'arrivée des vaisseaux, et par conséquent livrés à toute la vengeance des troupes auxquelles ils opposaient ces obstacles.* » (*Victoires et Conquêtes* - Volume 18).

En dépit d'apports ethniques romains et germaniques, les Galiciens conservaient un vieux fond celtique ; ils parlaient une langue voisine de celle du Portugal, considéré comme la Galice du sud. En outre, s'ils n'étaient pas avares de leur peine, ils se montraient économes de leurs deniers. Enfin, ils jouaient de la cornemuse. Tous ces éléments favorisaient évidemment une sympathie réciproque entre Galiciens et Ecossais. Mais Thomas n'a probablement pas eu le temps de s'en apercevoir.

(6) - Cette tirade doit-elle être interprétée comme une pique à l'encontre des Anglais ? Certes, le narrateur est Ecossais, mais les sentiments qu'il exprime par ailleurs en faveur de l'Angleterre rendent une réponse positive très contestable. Plus certainement s'agit-il, comme lors des brimades, de la manifestation d'humeur d'un jeune homme bien élevé contraint de se commettre avec des rustres ?

Tous les Anglais n'avaient pas eu la chance de Thomas. « *Obligée, après la bataille de La Corogne, de s'embarquer à la hâte, l'armée anglaise n'avait pas pu emmener toutes les femmes dont elle était suivie ; elle en avait laissé une cinquantaine sur le rivage, qui, errantes sans asile, étaient exposées aux insultes des soldats. Le maréchal Ney, informé de leur situation, s'empresse de venir à leur secours ; il les fait réunir, les rassure, et ordonne qu'elles seront reçues dans un couvent de femmes. La mère supérieure s'y refuse formellement, elle ne veut point avoir de relations avec ces hérétiques ; les instances ne peuvent la fléchir ; elle persiste à leur refuser l'hospitalité.* » « *Eh bien, soit, répond le maréchal, outré de cette obstination ; je comprends vos scrupules ; au lieu de ces protestants, vous logerez deux compagnies de grenadiers catholiques.* » (*L'alternative fit enfin céder la rigoureuse supérieure...* » (*Mémoires du maréchal Ney*). Le comportement des religieuses galiciennes semble avoir été moins généreux que celui des hommes du commun !

L'armée anglaise avait aussi laissé derrière elle de nombreux prisonniers, la plupart blessés ou malades. En plus du froid, de l'humidité, des fatigues et des privations qu'ils avaient endurées, ces hommes souffraient d'une nostalgie qui favorisait chez eux le développement de la fièvre d'hôpital adynamico-ataxique (Larrey dit). L'isolement de ceux qui en étaient atteints permit de contenir l'épidémie. Le chirurgien français intervint sur un jeune tambour anglais, âgé de douze ou treize ans, qui était atteint de cécité ; il diagnostiqua une goutte sereine, qu'il soigna avec un bain savonneux, le moxa (une brûlure supposée drainer les humeurs), des applications de liniment alcalin camphré, des bains d'yeux au vin chaud, un bonnet de nuit etc. ; la vue revint progressivement, à la grande joie du père de l'enfant, un caporal qui servait dans le même régiment que lui et qui ne l'avait pas quitté. Larrey, affaibli par les fatigues et le passage à gué des rivières dans une eau glacée, finit lui aussi par contracter, au milieu des Anglais, la fièvre nosocomiale ; il s'en tira de justesse après avoir déliré pendant plusieurs jours.

(7) - Beaucoup de soldats anglais perdirent, temporairement ou définitivement la vue, pendant la retraite. Ce fut le cas de Donald, mais aussi du fusilier Harris, du jeune tambour, dont il est question dans la note précédente, et de bien d'autres.

(8) - Flessingue : un important port de Hollande, Flushing dans le texte anglais. L'expédition visait à détruire les établissements français des bouches de l'Escaut. On pourrait croire, qu'en ouvrant un second front, l'Angleterre volait au secours de l'Autriche, une nouvelle fois en guerre contre la France. Mais cette intervention était trop tardive : l'archiduc Charles avait déjà été vaincu à Wagram !

(9) - Wheeler raconte à peu près la même chose.

(10) - Le lieutenant-colonel Pack commandait le 71^{ème} depuis 1800.

(11) - L'ouverture des digues, qui noya les tranchées, comme le rapporte Thomas, entraîna également une recrudescence des miasmes délétères cause des fièvres. Celles-ci s'accompagnaient de dysenterie et de typhus ; ces maladies décimèrent les rangs britanniques. Environ 4000 soldats périrent. Dans certains bataillons, tous les hommes furent atteints. Les soldats anglais s'en trouvèrent démoralisés : « *La mort sur le champ de bataille est si naturellement celle du soldat, que nous n'y pensons guère ; mais être assassinés par cette maudite peste, tomber comme des oiseaux pendant une forte gelée !* » (Un officier du 81^{ème}). Le 71^{ème} fut relativement épargné car il utilisa un remède préconisé par la Royal Navy : un mélange d'eau de vie et de poudre à canon ! Voir aussi Harris que les fièvres rendirent définitivement inapte au service.